6 septembre 1916.—

Monsieur le Bâtonnier,

Je ne vous ai pas donné de mes nouvelles, parceque ma blessure ne valait pas la peine de vous interesser.—

Dans la nuit du 1er août, en faisant une ronde, en compagnie de plusieurs officiers, j'ai essuyé un coup de fusil d'une sentinelle française. Elle a eu stupidement

à une attaque allemande. - La balle m'a traversé le mollet droit sans atteindre ni os ni artère. -

Je suis maintenant presque guéri. Mes béquilles sont déposées et même ma canne. -

J'ai été définitivement signé dans une ambulance du front, de telle sorte que cette petite aventure m'aura valu un grand mois de très bon repos. -

Je ne suis vraiment pas

à plaindre. —

Dans quelques jours, je viendrai à Paris, en congé de convalescence, et mon premier soin sera de vous rendre visite pour vous renouveler de l'intérêt que vous avez bien voulu me porter. —

Au front, les bonnes nouvelles de ces derniers jours sont joyeusement accueillies. —

Il semble que s'éloigne de nous le spectre de la paix bâtarde.

Je commence à rêver

de conquêtes et d'annexions. — La victoire ne me suffit plus. Je demande le triomphe. —

Veuillez agréer, Monsieur le Bâtonnier, l'assurance de mes sentiments très reconnaissants et les plus respectueux. —

Victor Jolivois